HISTOIRE

DE LA

CHEVALERIE.

CHAPITRE PREMIER.

Origine de la chevalerie. — Tableau de l'Europe au Xe et au XIe siècle.

On a beaucoup écrit sur l'origine de la chevalerie; les uns l'ont placée à l'époque de la première croisade, les autres l'ont fait remonter à une date beaucoup plus reculée. M. de Châteaubriand la fixe au commencement du huitième siècle. Sans reproduire ici les dissertations auxquelles ce sujet a donné lieu, nous allons présenter un tableau succinct de l'état de l'Europe à l'époque où la chevalerie commença à faire sentir son influence salutaire. C'est alors seulement que cette institution nous intéresse et nous charme, comme elle cesse de le faire quand les progrès de la civilisation, le retour vers l'ordre

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

et l'action puissante de l'autorité rendent inutile l'emploi de la force individuelle pour la répression des abus, et l'exécution des lois. Mais avant d'atteindre cette dernière époque, il faut parcourir plus de trois siècles de barbarie et de ténèbres ; « heureusement qu'on traverse ce long et pénible désert sous l'escorte de l'aimable et brillante chevalerie ; cette institution admirable de nos pères, ce sublime effort de l'enthousiasme et de la vertu, qui ne semble plus aujourd'hui dans nos temps réguliers qu'une noble extravagance, fut pourtant dans ces temps d'anarchie le supplément des lois et la sauvegarde des droits les plus chers ; ce fut la protection de la veuve et de l'orphelin, l'abri du faible, l'effroi des brigands ; en un mot, ce fut un vrai présent que le ciel fit à la terre, pour y retenir, dans ce temps de désolation, les vertus prêtes à la déserter (1). »

L'invasion des barbares, qui pendant plusieurs siècles inondèrent l'Europe, avait englouti dans ses flots tous les restes de la civilisation romaine. Lois, littérature, beaux-arts, monuments, tout avait péri dans ce naufrage. Charlemagne parut; son génie opposa une digue à ce torrent dévastateur; mais quand sa main puissante ne fut plus là pour soutenir l'ouvrage qu'il avait élevé, le torrent reprit son cours avec plus de violence qu'auparavant. «Le dixième siècle se présente sous

(1) M. de Las-Cases, Atlas Hist.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

le hideux ensemble de l'ignorance, de la rudesse et de la superstition la plus complète; les sciences sont littéralement enfouies dans les monastères qu'elles ont pris pour asile; les moines n'en sont que les gardiens, et non les oracles. Les beaux-arts ont expiré sous la masse informe de quelques monuments gothiques; la société morale n'est ni moins malheureuse ni moins désespérée; la brutalité universelle est au comble; les grâces, le bon goût, toutes les communications douces qui embellissent et composent le charme de la vie semblent avoir déserté la société humaine (1). »

De nouveaux barbares, connus sous le nom de Normands, couvrent tous les rivages de l'Océan de leurs barques innombrables, et pénètrent, en remontant les fleuves, jusque dans l'intérieur des terres, portant partout avec eux le pillage, le meurtre et l'incendie.

« Le grand empire fondé par Charlemagne se dissout, et il s'opère la grande révolution qui change le monde antique dans le monde féodal. Les ducs, les comtes, les vicomtes, retiennent et s'approprient les châteaux, les villes, les provinces dont ils avaient reçu le commandement. L'esclavage personnel disparaît peu à peu pour faire place au servage. Ainsi s'élève au sein de l'ancienne monarchie un système nouveau qui, sous le nom de féodalité, forme une hiérarchie de suzerains,

(1) Las-Cases.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

de vassaux et d'arrière-vassaux, et lie entre eux toutes les classes, tous les individus, depuis le monarque seigneur suprême jusqu'au serf attaché à la glèbe, premier et dernier anneau de la chaîne (1). »

Dans toute l'Europe, la même cause agit, les mêmes faits s'accomplissent : le monarque n'est plus que le chef de nom d'une aristocratie religieuse et politique, république de tyrannies diverses.

Avec la féodalité, cette confédération de petits despotes, inégaux entre eux, et ayant les uns envers les autres des devoirs et des droits, mais investis dans leurs propres domaines, sur leurs sujets directs, d'un pouvoir arbitraire et absolu, naquirent les haines qu'excitent l'inégalité des conditions, les dangers qu'entraîne l'exercice du pouvoir, les dévastations qu'amènent les querelles du voisinage, et tous subirent la présence continuelle de la force et de la guerre.

Jetons un coup d'œil sur cette Europe déchirée par toutes ces discordes sanglantes ; que voit-on dans ces campagnes cultivées en si peu d'endroits, inondées dans tant de vallons, marécageuses dans tant de plaines, et couvertes, sur leurs montagnes et sur leurs collines, de noires et antiques forêts ? La demeure guerrière des seigneurs, dont l'enceinte est fortifiée de tours

(1) Châteaubriand, Études Historiques.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

crénelées, et, dans les vallées voisines, les chaumières des serfs qui cultivent les terres du domaine de leur maître. Les châteaux étaient presque toujours construits dans un lieu favorable à la défense; tantôt sur le haut d'une montagne, dont le flanc escarpé et inaccessible rendait toute attaque impossible de ce côté; tantôt auprès d'un torrent qui, en se creusant de profonds abîmes, avait préparé un fossé naturel à la forteresse élevée sur ses bords. On apercevait de loin ces retraites guerrières, qui s'élevaient au-dessus des plus hautes forêts, et semblaient vouloir subjuguer la nature (1).

Les châteaux se composaient ordinairement de grosses tours rondes ou carrées, dont la plateforme était couronnée de créneaux saillants; quelquefois elles étaient flanquées de massifs de pierre qui supportaient des espèces de belvédères. Ces tours étaient tellement un apanage de noblesse, que souvent en parlant d'un gentilhomme dont on voulait vanter la dignité, on disait : *Il a une tour* (2).

Parmi les tours des châteaux, il y en avait une moins grosse, mais beaucoup plus élevée que les autres, et dont les lucarnes étaient ouvertes aux quatre vents. Elle s'appelait le beffroi; c'était le lieu d'observation où deux solives sus-

(1) Marchangy, Gaule poétique.
(2) *idem*, *ibidem*.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

pendaient la cloche d'alarme, et le tocsin que l'on sonnait pour prévenir qu'on découvrait des soldats dans la campagne. A ce signal, les serfs quittaient leurs travaux, et se rassemblaient dans le château pour s'y défendre sous les ordres de leur seigneur. Dans le beffroi, se tenait une espèce de sentinelle appelée *wacta, guaite* (d'où est venu le mot guet), dont l'emploi était d'annoncer avec un cornet le point du jour et le lever du soleil, pour appeler les gens de la campagne à leurs travaux. La *guaite* donnait encore le signal de la *huée*. On appelait ainsi le cri qui partait du château, quand un vol ou un meurtre avait été commis; cri que devait répéter à l'instant chaque vassal, afin qu'averti dans toute l'étendue du fief on pût saisir le coupable.

Les grosses tours des châteaux-forts étaient séparées par des galeries crénelées, ou par divers corps de bâtiments percés de fenêtres inégales, dont l'embrasure indiquait l'épaisseur des murailles et des parapets. Ces fenêtres étaient rondes ou carrées; on leur donnait quelquefois la forme d'yeux, d'oreilles, de feuilles de trèfle; les volets étaient de simple toile. Des palissades, des fossés, des barbacanes et des mâchicoulis défendaient l'entrée du manoir féodal. Les ouvertures secrètes, les meurtrières, les couloirs, les guichets, les poutres retenues en l'air par des câbles de fer, les portes basses et souterraines dont le seuil était enfoui dans un terrain humide

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

et glissant, les citernes sans rebords, les ponts sans *garde-fous*, le bruit des eaux invisibles grondant sourdement sous des voûtes lugubres et sonores, tout faisait redouter quelque surprise dans ces lieux étranges, et justifiait les contes populaires des hameaux voisins. Les appartements étaient mal distribués; on n'y voyait que des cabinets noirs, de vastes chambres, où étaient des lits larges de douze pieds, de grandes salles mal fermées, où l'araignée filait ses légers tissus, où la chauve-souris venait voltiger autour des piliers en forme de potence, qui servaient de supports aux plafonds; dans l'angle poudreux de la galerie, les chiens dressés à ce manège par les veneurs, épiaient les loirs, les mulots et les rats.

Les cheminées étaient immenses; des chênes entiers y brûlaient à la fois durant l'hiver. Le seigneur, sa famille, ses écuyers et tous ses commensaux, pouvaient s'y chauffer à l'aise, et même placer entre eux la table d'échecs, la mandore, la harpe, le métier à broderies, et les petits pages, dont les bras enchaînés dans l'écheveau de soie ou de lin servaient de dévidoir *aux belles cousines*. Le dessus de ce vaste foyer était orné quelquefois de lances, de *plombées*, de hallebardes placées en travers; plus souvent on y voyait des sculptures et des bas-reliefs, les timbres et les écussons du maître de logis. Quand le mauvais temps ne permettait pas de siéger sur

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

le perron du château, la plus grande de ces salles, lambrissées d'armures et d'enseignes, servait de tribunal au seigneur justicier, qui rendait arbitrairement ses arrêts; législation incohérente, confuse, barbare, créée trop souvent par le caprice et l'intérêt d'un despote, et qui variait selon les diverses juridictions de tous ces suzerains, usurpateurs du plus sacré, du plus précieux des droits, celui de prononcer sur la fortune et sur la vie des hommes.

La chasse était l'exercice habituel et presque l'unique occupation des seigneurs, quand la guerre ne les appelait pas. Souvent ils allaient passer dans les forêts des semaines entières, accompagnés de leurs feudataires et des officiers de leurs maisons, chassant tout le jour, et la nuit dormant sous la tente ou sous la ramée.

Ils cultivaient avec soin et habileté la fauconnerie, ou l'art d'élever certains oiseaux, et de leur apprendre à saisir dans les airs la proie du chasseur. Ils employaient l'épervier, l'émérillon, l'aigle et même le vautour; mais le faucon, par son vol, par son courage et par la facilité avec laquelle il se laisse dresser, était devenu cher à la noblesse, qui considérait le droit de le posséder comme une prérogative; non-seulement à la chasse, mais encore en visites, en voyage, même à l'église pendant l'office divin, les seigneurs et même les dames affectaient de porter cet oiseau favori orné de sonnettes, de vervelles ou

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

d'anneaux; et le poing sur lequel il reposait était ordinairement couvert d'un gant brodé de perles et de pierreries.

Le faucon fut tellement considéré de nos pères, si l'on peut s'exprimer ainsi, que le noble ou seigneur fait prisonnier ne pouvait céder son faucon pour prix de sa liberté, tandis que la loi lui permettait de donner pour sa rançon deux cents de ses serfs. Celui qui dérobait un faucon était puni comme s'il eût tué un esclave. Et les seigneurs étaient si jaloux du pouvoir exclusif de chasser, qu'au milieu des lois barbares qui garantissaient ce privilége, à leurs yeux tuer un homme leur semblait quelquefois un crime plus pardonnable que de tuer un cerf ou un sanglier.

Cependant les jeunes filles des seigneurs apprenaient à connaître les plantes les plus propres à guérir les maladies, et surtout les blessures, bien plus communes dans ces temps de guerre perpétuelles, et dont aucune contrée n'était à l'abri (1). Elles se réunissaient, avec leur mère et leurs suivantes dans un appartement particu-

(1) On trouve dans les vieux auteurs des exemples touchants et naïfs de ces cures opérées par les soins d'une jeune fille. Gérard de Nevers, blessé, fut porté dans un castel; là, une demoiselle le fit désarmer, *puis le fit bien doucement coucher en un lit, et après une jeune fille en prit soin, et le pansa si gentiment, qu'en peu de temps il commença fort à amender, tant elle le fit à propos et complétement manger et boire, tellement et si bien en usa la demoiselle que, avant le mois passé, il fut remis et du tout guéri.*

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

lier du château, dans une sorte de *gynécée*, dont les murs, tapissés pendant l'hiver de nattes et de joncs, étaient garnis pendant l'été de feuillages et de fleurs; elles s'y occupaient d'ouvrages de laine, et y charmaient leurs travaux par des chants ou par les récits des combats et prouesses des chevaliers.

Lorsqu'on parcourait les campagnes qui entouraient ces châteaux, et que la nature avait destinées à devenir si belles et si fertiles, on voyait les chemins ouverts au milieu des bois, ou élevés en longues chaussées au milieu des marais et des plaines souvent inondées, bordés de poteaux, de fourches patibulaires, et d'autres instruments de mort ou de supplice.

A l'entrée de chaque bois, au passage de chaque rivière, à la limite de chaque fief, au voisinage de chaque précipice, à l'approche de chaque château, le voyageur, livré aux ordres arbitraires du seigneur, était soumis aux droits de péage les plus forts, les plus bizarres, les plus durement exigés. Forcés de prendre une escorte, et de la payer chèrement, ceux qui transportaient des marchandises précieuses sur des mulets ou sur des chariots, voyaient souvent ces mêmes marchandises pillées par l'escorte qui devait les défendre, ou enlevées par l'ordre du seigneur, et transportées dans son repaire.

Au milieu de ces déplorables monuments de la tyrannie et de la triste servitude, on voyait pa-

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

raître des signes touchants de cette religion évangélique qui a essuyé tant de larmes, allégé tant de fardeaux et consolé tant de malheurs. La croix de Jésus était plantée dans les carrefours par les malheureux serfs ; et après avoir jeté les yeux sur les affreux tableaux que présentait l'Europe désolée, on se plaît à contempler ces infortunés qui, au comble de la misère, venaient toucher l'étendard sacré, et trouvaient quelquefois, autour de cet arbre de salut, un refuge que n'osait violer la tyrannique puissance de leur maître barbare (1).

Après avoir décrit les campagnes telles qu'on les vit depuis la fin de la seconde race jusqu'au règne de saint Louis, nous allons parler des cités.

Les grands demeuraient presque toujours dans leurs châteaux-forts, et la cour résidait une partie de l'année dans les maisons de plaisance affectionnées par les souverains, en sorte que les deux classes des prêtres et des artisans peuplaient à peu près seuls l'intérieur des villes.

Ces villes, renfermées dans des enceintes plus ou moins fortes, et situées sur le sommet des monts ou sur le bord des rivières, présentaient des rues étroites, irrégulières, obscures, et privées de courants d'air salutaire, comme de la lumière du soleil. Le long de ces rues malsaines, presque toujours non pavées, remplies d'immon-

(1) Lacépède, Histoire de l'Europe.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

dices et d'eaux croupissantes, au milieu desquelles se vautraient de nombreuses troupes de porcs, étaient rangées sans ordre des maisons formées d'une sorte de charpente grossière et de terre pétrie; et les échoppes des marchands forains obstruaient les places.

Presque toujours les artisans de la même profession et les marchands des mêmes objets se logeaient dans les mêmes rues. Ces marchands ou ces artisans, rassemblés en communautés, cherchaient dans la réunion de leurs forces une garantie contre l'oppression, et, pour rendre cette garantie plus puissante, ils lui donnaient un caractère religieux, en faisant de leur communauté une confrérie pieuse qui avait ses règlements, sa bannière et son patron (1). On peut regarder ces communautés et confréries comme la source d'où devaient plus tard sortir les communes et la bourgeoisie.

Aucune véritable police n'existant encore, des brigandages se commettaient dans les rues éloignées du centre des villes, comme dans les sentiers d'une forêt solitaire; et voilà pourquoi les habitants des cités étaient soumis à deux règles en apparence contraires. Ils étaient obligés, lorsqu'ils sortaient de chez eux après une heure prescrite, de porter un flambeau ordinairement de poix ou de résine, et, à une heure également

(1) Lacépède, Histoire de l'Europe.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

déterminée, suivant les saisons, une cloche sonnait le couvre-feu, et les habitants fermant leurs portes, éteignaient la flamme de leurs foyers, et ne sortaient que pour des affaires pressées. Au milieu de ces villes, dont les rues présentaient, pendant la saison des pluies, une fange qui ne permettait souvent de les parcourir qu'à cheval, ou monté sur des échasses, régnait une humidité si grande et si corrosive, que la rouille et le vert-de-gris couvraient les fers et les cuivres des portes et des fenêtres. Ces cloaques multipliés, et les gaz infects qui ne cessaient de s'en dégager, faisaient naître et répandaient ces maladies hideuses et terribles, connues sous le nom de *mal des ardents*, ou *feu sacré*, et la lèpre, la plus affreuse de toutes, qui faisait mourir deux fois le malheureux qui en était atteint. Le lépreux, en effet, était déclaré mort civilement; il était incapable de succéder; son mariage était dissous; on célébrait ses funérailles, et avant qu'il eût succombé à sa malheureuse destinée, on le reléguait dans un quartier éloigné où personne ne pouvait communiquer avec lui.

Ce tableau succinct nous donne à peu près une idée de ce qu'étaient la France et le reste de l'Europe pendant les dixième, onzième et douzième siècles. « La France, dit Châteaubriand, était alors une république aristocratique fédérative, reconnaissant un chef impuissant. Cette aristocratie était sans peuple : tout était esclave ou serf.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Le bourgeois n'était point encore né; l'ouvrier et le marchand appartenaient à des maîtres dans les ateliers des abbayes et des seigneuries; la moyenne propriété n'avait point encore paru; de sorte que cette monarchie (aristocratie de droit et de nom) était de fait une véritable démocratie; car tous les membres de cette société étaient égaux, ou le croyaient être. On ne rencontrait point au-dessous de l'aristocratie cette classe distincte et plébéienne qui, par l'infériorité relative du rang, fixe la nature du pouvoir qui la domine. Voilà pourquoi les chroniques de ces temps ne parlent jamais du *peuple;* car alors le peuple n'existait pas, et cette aristocratie sans peuple était à cette époque la véritable nation française. « On ne peut se faire une idée, dit ailleurs le même écrivain, de la fierté qu'imprima au caractère le régime féodal; le plus mince aleutier s'estimait à l'égal d'un roi. Le corps aristocratique était à la fois oppresseur de la liberté commune, et ennemi du pouvoir royal. »

Aussi que d'injustices, que d'usurpations, que de violences s'exerçaient impunément par l'homme puissant et ambitieux, contre le faible sans appui! Malheur à la famille qui perdait son chef, avant que ses fils fussent en état de protéger leur mère, leurs sœurs, et de se protéger eux-mêmes! Souvent alors l'ennemi de cette famille, et c'était ordinairement quelque voisin ambitieux et méchant, ne voyant plus d'obsta-

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

cles à l'exercice de sa haine et de sa vengeance, dépouillait la veuve et les orphelins de l'héritage paternel. Trop heureux ceux-ci, quand ils pouvaient éviter de tomber eux-mêmes entre les mains de leur injuste ravisseur, et qu'ils trouvaient asile et protection chez quelque autre seigneur, parent ou allié de leur famille. Là, souvent un guerrier touché de leur malheur, révolté de l'injustice dont ils étaient victimes, jurait de les venger, et sa persévérance et son courage lui faisaient bientôt accomplir ce serment. Son noble dévouement excitait la reconnaissance et l'admiration de tous, mais surtout des femmes qui sentaient le besoin que leur faiblesse avait d'un protecteur puissant et courageux. Son exemple, les éloges que la beauté donnait à la valeur, le désir de se signaler aussi par de brillants faits d'armes, enflammaient le cœur des jeunes gentilshommes, et ils attendaient avec impatience l'instant où il leur serait permis de ceindre l'épée, de combattre à cheval avec la lance, en un mot d'être armés *chevaliers*.

Ainsi la féodalité avait fait un appel au courage personnel; les périls au milieu desquels vivaient les hommes de ces temps, demandaient de l'énergie et du cœur; les armes étaient leurs jouets; les tournois leurs passe-temps; leur métier la guerre, et la société était pour tous un véritable champ de bataille.

Si l'on considère la chevalerie comme une

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

cérémonie par laquelle les jeunes gens destinés à la profession militaire, recevaient les premières armes qu'ils devaient porter, elle remonterait à Charlemagne et beaucoup au-delà. Ce prince donna solennellement l'épée et tout l'équipage d'un homme de guerre, au prince Louis-le-Débonnaire, son fils, qu'il avait fait venir d'Aquitaine. On peut trouver des exemples semblables sous la première race de nos rois; on peut même en découvrir des traces jusque chez les anciens Germains, dans ces leudes, ces fidèles, ces compagnons du chef de guerre, dont parle Tacite. Mais si l'on regarde la chevalerie comme une dignité qui donnait le premier rang dans l'ordre militaire, et qui se conférait par une espèce d'investiture accompagnée de certaines cérémonies religieuses et militaires, et d'un serment solennel, elle ne remonte pas au-delà du onzième siècle. Ce fut alors que le gouvernement français sortit du chaos où l'avaient plongé les troubles qui suivirent l'extinction de la seconde race de nos rois, et les désordres occasionnés par les invasions des Normands. Comme il arrive toujours dans les temps de crise et d'anarchie, plus le mal avait été grand, plus il s'était prolongé, et plus le retour vers l'ordre était un besoin général : aussi s'attachait-on avec avidité, avec transport, à tout ce qui pouvait contribuer à le ramener. Aussi quelle reconnaissance, quelle enthousiasme inspiraient ces guerriers généreux

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

qui s'armaient pour rétablir cet ordre tant désiré, et punir le brigandage de quelques châtelains pervers !

La religion, trouvant en eux les défenseurs de la foi, les appuis du faible et du pauvre, considéra dès lors la chevalerie comme une milice sacrée, comme un sacerdoce belliqueux, digne des faveurs et des bénédictions célestes ; dès lors l'Église rendit plus auguste, plus vénérable cette héroïque institution, en interposant sa pompe et ses mystères dans la réception des chevaliers. Ceux-ci de leur côté sentirent redoubler leur zèle et leur courage, en pensant au caractère sacré dont ils étaient revêtus, et les peuples en conçurent pour eux plus de respect et de vénération. Les souverains, apprenant chaque jour à estimer davantage des hommes dont la fidélité et la grandeur d'âme ne se démentaient jamais, crurent la politique et la reconnaissance fortement intéressées à honorer un ordre, à la fois l'épée, le bouclier et l'ornement du trône.

C'est ainsi que la chevalerie monta à ce degré de célébrité auquel les rois mêmes ont aspiré ; célébrité qui s'accrut bientôt, et atteignit jusqu'au merveilleux, quand l'esprit aventurier des croisades vint ajouter un nouveau degré d'énergie à toutes les vertus chevaleresques, et ouvrir un nouveau théâtre à la valeur et à la gloire des preux.

La chevalerie répand un charme magique qui

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

séduit, intéresse et attache; avec elle on oublie l'absence des arts et le sommeil des lettres; on dirait que c'est un rayon de la civilisation qui perce et brille au milieu des ténèbres de la barbarie. Les troubadours et les trouvères (1) marchent à ses côtés; car dans tous les temps et chez tous les peuples, les exploits et la poésie furent inséparables; leur muse naïve et simple chante la vaillance, l'honneur, la galanterie; elle célèbre les héros qui passent, et inspirent ceux qui suivent (2).

Quand on est rebuté de n'avoir parcouru dans les premiers siècles de notre histoire, qu'un champ obscur et stérile, on arrive avec surprise et comme par enchantement à cette époque mémorable où toutes les vertus sont cultivées, et où fleurit cette aimable galanterie, qu'à peine tout l'effort de notre civilisation peut conserver parmi nous (3).

En se bornant à retracer, comme l'ont fait les romanciers, la courtoisie, la valeur et la générosité de ces preux, ne faisant usage de leurs armes qu'afin de protéger les opprimés et assurer

(1) Ces deux mots, dont l'un appartient à la langue d'oc et l'autre à la langue d'oïl ont pour racine le verbe *trouver, inventer*, et ont la même signification, que le mot poëte, qui vient lui-même du mot ποιητὴς, dont la racine est le verbe ποιέω, qui signifie faire, créer, inventer, trouver. En effet, le caractère principal de la poésie est l'invention.

(2) Las-Cases, Atlas historique.

(3) Marchangy, Gaule poétique.

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf

le repos de la société, c'est déjà placer la chevalerie parmi les plus belles institutions humaines (1).

Mais ce qui en fait, pour ainsi dire, l'éternel orgueil de la France et la fille héroïque de la patrie, c'est qu'elle a le droit de revendiquer les plus belles gloires de nos fastes et de notre vie privée.

A elle appartint la noble tâche d'avoir, en sanctifiant des préjugés salutaires, donné une garantie et un auxiliaire à la vertu dans le fanatisme de l'honneur, culte suprême des Français, et dont ils ne laissèrent jamais périr le feu sacré.

La première aussi, elle professa cette urbanité devenue un des caractères indélébiles de la nation; c'est encore elle qui, proclamant enfin leurs droits négligés, se plut à substituer un invariable empire à l'ascendant passager des femmes; et voici un effet particulier de la chevalerie, qui doit fixer d'autant plus notre attention, qu'il a pénétré jusque dans l'essence du corps social.

Les femmes avaient été dans une servitude plus ou moins grande, chez tous les peuples de l'Orient et de l'Afrique. La législation de la Grèce et même celle de Rome, avaient laissé subsister plusieurs effets de cette servitude; les femmes n'étaient véritablement sorties de cet état de

(1) Lacurne de Sainte-Palaye, mémoire sur l'ancienne chevalerie.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

soumission particulière dans l'empire romain, que lors de l'établissement du christianisme, la seule religion qui, rendant à l'homme sa véritable dignité, faisait de la femme, non son esclave, mais sa compagne. Ce grand changement, opéré par des nuances plus ou moins sensibles, s'était manifesté avec plus ou moins de rapidité dans les diverses contrées de l'Europe. Il dut surtout se faire sentir chez les peuples descendants des anciens Gaulois, des anciens Germains et de tous les barbares du Nord, qui regardaient les femmes comme douées d'une vertu prophétique, d'une force morale, d'une puissance divinatrice, et en quelque sorte d'une nature céleste supérieure à celle de l'homme. Toutes les pensées, toutes les affections particulières de la chevalerie se joignent à ces idées religieuses et à ces grands résultats; de leur noble combinaison naît cet amour généreux et fidèle, épuré par la religion, et qui ne ressemble en rien à la passion grossière, qui souvent en usurpe le nom. Quand un chevalier avait fait choix de la personne qui devait un jour être sa compagne, il s'efforçait de mériter son estime par ses exploits et par ses vertus, et l'idée de lui plaire était un nouveau stimulant qui doublait sa valeur et lui faisait affronter les plus grands périls; mais tout en conservant une fidélité inviolable à la *dame de ses pensées*, il devait également hommage ou protection à toutes les personnes de ce sexe fai-

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

ble et trop souvent opprimé. Sans armes pour se maintenir dans la possession de leurs biens, dénuées des moyens de prouver leur innocence attaquée, elles auraient vu souvent leur fortune et leurs terres devenir la proie d'un voisin injuste et puissant, ou leur réputation succomber sous les traits de la calomnie, si les chevaliers n'eussent toujours été prêts à s'armer pour les défendre. C'était un des points capitaux de leur institution, de ne point médire des dames, et de ne point permettre que personne osât en médire devant eux.

Dieu, l'honneur et les dames deviennent donc la devise de tous les chevaliers dignes d'être avoués par leur patrie. Ces mots magiques brillent dans ces fêtes galantes et guerrières, dans ces jeux militaires, dans ces réunions solennelles de braves et de belles, dans ces combats simulés, dans ces superbes tournois que l'on multiplie avec tant d'ardeur, où la loyauté reçoit tant d'hommages, la valeur tant d'applaudissements, l'adresse courtoise tant de palmes, et l'amour pur et fidèle tant de douces récompenses, d'écharpes et d'emblèmes (1).

Nous devons encore à la chevalerie d'avoir conservé ces traces de loyauté, de bonne foi et de simplicité dont s'honorait l'homme, quand sa simple parole était le gage inviolable des traités

(2) Lacépède, Histoire de l'Europe.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

les plus importants. De tous les crimes en horreur à la chevalerie, nul ne lui parut plus vil que le mensonge et le parjure; elle les marqua de tant d'ignominie, qu'on ne peut les reconnaître, même dans les temps les plus dépravés, sans les accabler de honte et de mépris.

La chevalerie a vingt fois sauvé la France, soit en écrasant les factions, soit en donnant à nos soldats l'exemple de la fidélité, de la patience et du courage.

Grâce à elle, nos revers et nos calamités sont devenus pour nous des titres de gloire. Quand nos troupes furent découragées, nos cités envahies, nos rois abandonnés et trahis par d'insolents vassaux, quelques chevaliers soutinrent, sans fléchir, tout le poids de la guerre. Jour et nuit couverts du harnais, ils chevauchaient vers nos frontières, sonnaient du cor à la barrière des camps ennemis, au pied des remparts, où les défiaient d'odieux drapeaux; provoquaient les chefs les plus renommés, les vainqueurs les plus superbes, et, les renversant du haut de leur triomphe, ne leur laissaient du territoire usurpé que la mesure d'un tombeau.

Tantôt *vêtus de sarots blancs et chargés de bois comme de pauvres bûcherons* (1), ils pénétraient ainsi déguisés sur le pont-levis des châteaux qu'ils reprenaient; d'autres fois ils se glissaient

(1) Vie de Bertrand Duguesclin.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

dans la ville assiégée, où leur présence ranimait les citoyens abattus, et valait le renfort d'une armée; souvent encore ils paraissaient tout à coup sur les rives d'un fleuve, sur les hauteurs d'un défilé, et, par leur contenance intrépide, faisaient reculer de nombreux bataillons (1).

Tant de bienfaits éclatants méritèrent aux chevaliers les plus honorables distinctions. On leur donnait les titres de don, de sire, de messire et de monseigneur. Ils pouvaient manger à la table du roi; eux seuls avaient le droit de porter la lance, le haubert, les éperons dorés, la double cotte de mailles, la cotte d'armes, l'or, le vair, l'hermine, le petit-gris, le velours, l'écarlate; ils mettaient une girouette sur leur donjon; cette girouette était en pointe, comme les pennons, pour les simples chevaliers, carrée, comme les bannières, pour les chevaliers bannerets. On reconnaissait de loin le chevalier à son armure: les barrières des lices, les ponts des châteaux s'abaissaient devant lui. Partout il recevait un accueil gracieux, empressé, respectueux; et il y répondait avec une douceur, une modestie, une politesse, que le nom de courtoisie exprime parfaitement.

Cette courtoisie, destinée à tempérer la rudesse et l'âpreté qu'imprime souvent au caractère l'exercice habituel du métier des armes,

(1) Marchangy, Gaule poétique.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

était recommandée formellement par les lois de la chevalerie, et formait une des bases de l'éducation donnée au jeune homme qui aspirait à être revêtu de cette dignité.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf